



Mujô 無常, Nagare 流れ, Fukkô 復興 : entre tradition et modernité, le Tokyo Sky Tree et la culture de l'impermanence, du flux et de la renaissance au Japon.

Mujô 無常, Nagare 流れ, Fukkô 復興 : Between Tradition and Modernity, the Tokyo Sky Tree and the Culture of Impermanence, Flow and Revival in Japan

Raphaël LANGUILLON-AUSSEL



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/463>

DOI : 10.4000/transtexts.463

ISSN : 2105-2549

Éditeur

Gregory B. Lee

Référence électronique

Raphaël LANGUILLON-AUSSEL, « Mujô 無常, Nagare 流れ, Fukkô 復興 : entre tradition et modernité, le Tokyo Sky Tree et la culture de l'impermanence, du flux et de la renaissance au Japon. », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 7 | 2012, mis en ligne le 02 décembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/463> ; DOI : 10.4000/transtexts.463

Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文 化

Journal of Global Cultural Studies

7 | 2012 :
Transcultural Identity and Circulation of Imaginaries
Varia

Mujô 無常, Nagare 流れ, Fukkô 復興 : entre tradition et modernité, le Tokyo Sky Tree et la culture de l'impermanence, du flux et de la renaissance au Japon.

Mujô 無常, Nagare 流れ, Fukkô 復興 : Between Tradition and Modernity, the Tokyo Sky Tree and the Culture of Impermanence, Flow and Revival in Japan

RAPHAËL LANGUILLON-AUSSEL

Résumés

Français English

Le séisme du 11 mars 2011 a rappelé au monde la vulnérabilité du Japon face au risque. De cette vulnérabilité, la société japonaise a édifié une culture de l'impermanence (mujô), qui joue un rôle majeur dans la façon dont sont conçues, perçues et construites les villes de l'archipel. Le moine et poète Kamo no Chômei (1155-1216) associait déjà au XII^{ème} siècle l'image de l'écoulement (flux, nagare) de l'eau de la Kamogawa, à Kyoto, à la manière dont les habitations sont vouées à disparaître. De la conscience de l'impermanence des choses découlent la primauté accordée au foncier sur le bâti, ou encore la culture de la périssabilité des objets urbains. Ces deux éléments culturels expliquent l'extrême malléabilité et adaptabilité de la ville japonaise, que l'architecte Ashihara Yoshinobu compare à une amibe, dont l'ordre serait caché. Cette malléabilité fait de la ville japonaise une ville fondée sur le flux et la forme, à l'inverse de la ville européenne patrimonialisée, fondée sur le stock et sur la matière. De cette culture de l'impermanence naît la culture de la renaissance : à ce titre, la catastrophe n'est ainsi jamais vécue sous les espèces de la pure calamité, mais se présente aussi comme l'opportunité purificatrice qui permet la reconstruction – et, dans un contexte citadin, la renaissance urbaine

(fukkô).

Fruit du flux (*nagare*), de l'impermanence (*mujô*) et de la renaissance de la ville sur elle-même (*fukkô*), la nouvelle tour de télécommunication à Tokyo, la Tokyo Sky Tree, second plus haut bâtiment du monde après le Burj al-Khalifa, se veut non seulement représentative d'un Japon post-catastrophes, mais aussi le symbole d'une culture de l'adaptabilité.

Bâti sur le flux (*nagare*), ce n'est pas un hasard si le Tokyo Sky Tree a été pris en charge en grande partie par une compagnie ferroviaire privée. Bâti sur l'impermanence (*mujô*), le Tokyo Sky Tree articule, dans une association subtile, tradition et modernité. Le Tokyo Sky Tree est le symbole de ce que Hamaguchi Eshun appelle « la culture de l'entre-lien » (*awai no bunka*, 間の文化). Si l'entre-lien au Japon est fondé sur le Ma 間, notion qui exprime l'idée d'un intervalle à la fois concret de l'espace-temps et abstrait de l'inter-subjectivité, il trouve tout son sens dans la réalisation du Sky Tree, qui articule les espaces de la ville basse, qui associe les époques, qui brasse les populations autour d'un nouvel espace central de l'urbanité tokyoïte, et qui exprime au monde l'essence de la spatialité japonaise matinée de globalisation.

The earthquake of 11th March 2011 reminded the world of the vulnerability of Japan in the face of risk. From this vulnerability, Japanese society has built a culture of impermanence (*mujô*) which plays a major role in the way that the archipelago's cities are conceived, perceived and built. In the thirteenth-century, the monk and poet Kamo no Chômei (1155-1216) already associated the image of the flow (*nagare*) of the Kamogawa River in Kyoto with the way houses were doomed to disappear. From the consciousness of the impermanence of things emerges the primacy granted to real estate over constructions, and the culture of the perishability of urban objects. These two cultural elements explain the extreme malleability and adaptability of the Japanese city that the architect Ashihara Yoshinobu compares to an ameba whose order remains concealed. This malleability turns the Japanese city into a city based on flow and form, unlike the patrimonialized European city which is based on stock and matter. From this culture of impermanence emerges the culture of revival: as such, the disaster is never experienced in the form of a pure calamity, but also appears as the purifying opportunity which allows reconstruction – and, in an urban context, urban revival (*fukkô*).

Resulting from the flow (*nagare*), the impermanence (*mujô*) and the rebirth of the city on itself, the new tower of telecommunication in Tokyo, the Tokyo Sky Tree, the world's second highest building after the Burj al-Khalifa, is not only representative of a post-disaster Japan but is also the symbol of a culture of adaptability.

Built on the flow (*nagare*), it is no coincidence that the Tokyo Sky Tree was mostly financed by a private railway company. Built on impermanence (*mujô*), the Tokyo Sky Tree subtly connects tradition and modernity. The Tokyo Sky Tree is the symbol of what Hamaguchi Eshun calls “the culture of interlink” (*awai no bunka*, 間の文化). While in Japan the interlink is based on the Ma 間, a notion which expresses the idea of an interval which is both concrete (space-time) and abstract (intersubjectivity), it becomes fully meaningful in the realization of the Sky Tree which connects the spaces of the lower city, bringing together the different era and mixing together different populations around a new central space of urban Tokyo's, and revealing to the world the essence of Japanese spatiality infused with globalization.

Texte intégral

- 1 L'urbanisme traditionnel japonais a connu de profondes mutations depuis les années 1980, en particulier à Tokyo (Itô, 2000). Si les risques telluriques ont largement contribué à renouveler le tissu urbain et les constructions humaines, le puissant processus de globalisation qui a touché les métropoles de l'archipel a radicalement modifié les gestes, les pratiques, les façons de faire et de se représenter la ville au Japon. Les années 1980 ont été celles qui ont vu Tokyo s'ériger en ville globale (Machimura, 1992), au cours d'une phase spéculative sans précédent où les valeurs foncières et immobilières ont alimenté une bulle financière qui a eu d'importants impacts urbains (Bourdier et Pelletier, 2000), en particulier en évitant le centre, en favorisant l'étalement, en déstructurant la trame urbaine et les relations de proximité traditionnelles (Machimura, 1994 ; Sorensen, 2003), et en éclatant la centralité en polarités secondaires actives. La crise qui a suivi l'éclatement de cette bulle foncière et immobilière en 1991 a elle aussi eu d'importantes retombées, faisant entrer la fabrique urbaine dans une période de ralentissement jusque dans les années 2000, qui ont été celles de la renaissance urbaine (*saisei* 再生) (Yahagi, 2002).

- 2 La renaissance urbaine peut se dire de multiple façons en japonais, que ce soit la reconstruction après un désastre, *fukkô* 復興, la réplique à l'identique après une destruction, *fukugen* 復元, la reconstruction associée à un cycle volontaire de destruction/reconstruction, *shikinensengû* 式年遷宮, la reconstruction sans repère temporel fixe, *saiken* 再建, la régénération, *saisei* 再生, ou la renaissance, *runessansu* ルネッサンス. Néanmoins, toutes ces acceptions du terme générique de renaissance ont en commun qu'elles participent, à un moment ou un autre de l'histoire et du fonctionnement urbains, de l'essence de la ville au Japon, dans une tension toute contemporaine entre la tradition et la modernité, qui reprend sans doute au Japon une tension plus lointaine encore entre la centralité acquise de l'étranger et le décentrement.
- 3 Cependant, avec la globalisation qui a fait de Tokyo une des principales villes globales des années 1980 (Sassen, 1991), les pratiques culturelles de la fabrique urbaine proprement japonaises se sont trouvées confrontées à une tendance à l'acculturation, en particulier lorsque Tokyo a connu sa première verticalisation à l'issue des années de bulle (Saitô et Thornley, 2003). Symbole de cette acculturation, la mairie de Tokyo, dans le nouveau centre de Shinjuku, bâtie par Tange Kenzo en 1991, se présente comme une réplique de Notre Dame débarrassée de ses scories gothiques, sur le modèle d'un urbanisme sur dalle très impersonnel et de style international.
- 4 Pourtant, malgré les processus d'acculturation lovés au sein de la globalisation des modèles urbains, il existerait dans les années 2000 un retour à des pratiques plus japonaises. Ce retour est particulièrement bien illustré avec la nouvelle tour de télécommunication, le Tokyo Sky Tree 東京スカイツリー, second bâtiment le plus haut du monde après le Burj al Khalifa. L'hypothèse de cet article repose sur l'idée que malgré la globalisation et son pic d'acculturation au cours des années de bulle (1985-1991), malgré la crise urbaine des années 1990 et malgré les opérations de rénovation qui ont eu cours dans les années 2000, il existe au Japon dans les années 2010 un retour à la renaissance urbaine qui serait fondée sur une renaissance non pas seulement du tissu urbain mais aussi des catégories traditionnelles de la ville japonaise et de la fabrique urbaine à Tokyo, dont le Tokyo Sky Tree se fait le symbole.
- 5 Après un bilan synthétique des éléments qui constituent l'essence de la ville au Japon, cet article présentera les caractéristiques urbaines et architecturales de la tour du Sky Tree, pour terminer sur une discussion du sens à donner à la renaissance urbaine à laquelle le Sky Tree participe à Tokyo, selon le principe fondamental qui veut que toute tradition nécessite une perpétuelle refondation.

L'essence de la ville au Japon

- 6 Il existe de nombreux travaux qui ont discuté des spécificités de la ville japonaise, en opposition aux caractéristiques des villes européennes ou américaines (Berque, 1994, 2006). S'il ne s'agit pas ici d'être exhaustif dans la synthèse d'une bibliographie riche et complète à laquelle on renvoie le lecteur pour des analyses plus détaillées, il est néanmoins nécessaire à la démonstration de faire état d'un certain nombre de fondamentaux de l'essence de la ville au Japon, dans un tour d'horizon volontairement sélectif dans les éléments retenus et partiel dans leur traitement.

Impermanence (*mujô* 無常) et flux (*nagare* 流れ) : Tokyo, une amibe urbaine ?

- 7 L'ordre selon lequel s'ordonne Tokyo et les villes japonaises n'est pas évident. La ville au Japon n'est pas l'expression de la *polis* grecque : elle n'est pas organisée autour

d'une place centrale, n'a jamais été enceinte de remparts, et ne relève pas d'une tradition très ancienne (Fiévé, 2008). On peut ainsi distinguer deux catégories de villes : les anciennes capitales impériales, bâties sur le modèle des capitales impériales chinoises, telles Kyoto 京都, anciennement Heiankyô 平安京, prenant exemple sur la capitale de la dynastie Tang, Chang'an 长安, rebaptisée plus tard Xi'an 西安 ; les *jôkamachi* 城下町, ou « villes sous le château », anciens fiefs des seigneurs de guerre, telles Tokyo 東京, ancienne Edo 江戸, fondée par la dynastie des gouverneurs militaires (*shogun* 将軍) des Tokugawa 徳川 au tournant du XVII^{ème} siècle (Sorensen, 2004).

8 Ce statut de « ville sous le château » vaut à Tokyo d'être organisée selon une dichotomie ville haute/ville basse : la ville haute (*Yamanote* 山の手) était la ville des grandes familles dépendantes du *shogun*, et s'organisait en spirale autour du palais récupéré par la suite par l'empereur Meiji lors de la restauration de son pouvoir en 1868 ; la ville basse (*shitamachi* 下町) était la ville des marchands et des artisans, populaire et dense. Cette structure héritée prévaut encore actuellement, quoique l'on puisse voir des phénomènes de paupérisation dans la ville haute, et des phénomènes de *gentrification* dans la ville basse (Pelletier, 2004).

9 Les modèles urbains japonais sont ainsi soit hérités d'une tradition importée de Chine à l'occasion de rares créations *ex-nihilo*, soit le produit d'une agrégation désorganisée autour du pouvoir seigneurial. Ce caractère spontané de l'urbanisme japonais se retrouve de nos jours encore dans l'aménagement urbain, en raison de deux facteurs importants : la toute-puissance de la propriété privée foncière, et la non-intervention de la puissance publique dans la fabrique urbaine.

10 La non-intervention de la puissance publique dans l'aménagement et la gestion des espaces urbains remonte à la période Meiji 明治 (1868-1912), durant laquelle l'industrialisation rapide du pays entrant dans l'ère de la modernité occidentale accapara les capitaux étatiques dans le soutien à l'industrie nationale naissante, laissant peu de place à l'investissement urbain. C'est donc au secteur privé que fut confié l'aménagement urbain, et en particulier à deux catégories d'acteurs privés : les compagnies ferroviaires privées (*otemintetsu* お手民鉄), et les compagnies immobilières des grands conglomérats japonais (*zaibatsu* 財閥, devenus *keiretsu* 系列 après la seconde guerre mondiale) (Aveline, 2003). Quant à la gestion des espaces urbains existants, elle fut confiée aux associations de quartier, les *chônaiikai* 町内会, qui s'occupent d'un spectre très large de la vie citadine, de la collecte des ordures aux rites religieux, en passant par la lutte contre les incendies ou l'entretien des espaces verts (Sorensen, 2004).

11 La grande puissance de la propriété privée foncière découle en partie de la privatisation de la construction et de la gestion urbaine, mais résulte aussi et surtout d'un très fort attachement culturel au sol, renforcé juridiquement après la seconde guerre mondiale par la nouvelle Constitution. Cette prédominance du privé sur le public explique en partie le caractère auto-géré, voire parfois spontané, des villes japonaises et des processus d'urbanisation, autant entendue dans le sens d'avancée du front urbain que dans le sens de reconstruction de la ville sur elle-même. Ce caractère autonome, couplé à une pratique culturelle de la reconstruction issue des catastrophes (en particulier dues aux aléas telluriques, comme les séismes *jishin* 地震, les *tsunami* 津波, mais aussi aux aléas climatiques comme les typhons *taifû* 台風, ou encore aux aléas sociaux comme les incendies *kaji* 火事), ainsi qu'au choix culturel de matériaux périssables comme le bois ou le papier, expliquent la très grande plasticité du bâti, qui fait de la ville japonaise une ville fondée sur la forme, sur le flux et sur la transformation, à l'opposé des villes européennes fondées sur la matière, le stock et la patrimonialisation (Berque, 1993). Cet élément fondamental fait de la ville japonaise une entité dont l'essence relève en partie de l'impermanence (*mujô*, 無常).

12 Le moine et poète Kamo no Chômei (鴨長明 1155-1216) associait déjà au XII^{ème}

siècle l'image de l'écoulement (flux, *nagare* 流れ) de l'eau de la Kamogawa 鴨川, la rivière qui traverse Kyoto 京都, à la manière dont les habitations sont vouées à disparaître. De la conscience de l'impermanence des choses découlent la primauté accordée au foncier sur le bâti, ou encore la culture de la périssabilité des objets urbains. Ces éléments culturels expliquent l'extrême malléabilité et adaptabilité de la ville japonaise (Yoshinobu, 1989). La notion d'impermanence est l'un des fondements qui s'est maintenu au cours de la période contemporaine, et s'est même renforcé au cours de la bulle, dans la seconde moitié des années 1980.

- 13 En effet, en raison de l'envolée des prix fonciers, la valeur du sol est devenue considérablement plus élevée que la valeur des constructions que le sol supporte. Ce très grand décalage entre valeur du sol et valeur de ce qu'il porte a accru la primauté du foncier sur l'immobilier, rendant le tissu urbain très plastique, avec un taux de renouvellement du bâti important, d'une durée moyenne de 20-30 ans dans certains cas (Aveline, 2008). Loin d'affaiblir la plasticité de la ville japonaise et la notion d'impermanence du bâti, les processus spéculatifs qui ont fait de Tokyo une ville globale ont renforcé l'un des piliers de l'essence de l'urbain japonais, poussant l'architecte Ashihara Yoshinobu 芦原義信 à comparer Tokyo à une amibe, dont les immeubles qui se construisent et qui se détruisent de façon indépendante les uns des autres constitueraient les tentacules se rétractant et se déployant dans l'espace (Yoshinobu, 1989). Peut-on néanmoins accorder à cette impermanence fondée sur la spéculation financière le même sens que ce que la tradition japonaise accorde à l'impermanence historique des villes japonaises ? L'exemple du Sky Tree permettra de répondre à cette question.

La culture de l'entre-lien (*awai no bunka*, 間の文化) et la valeur des espacements (*ma*, 間) : la question de la continuité urbaine à Tokyo

- 14 Le *ma* 間 est une notion clé de l'espace et du temps au Japon. Le dictionnaire japonais Kokugo jiten (国語辞典), de Shûeisha 集英社, définit le *ma* comme un intervalle entre deux choses qui se joutent ou qui se suivent. Augustin Berque définit ainsi le *ma* comme un intervalle dans l'espace-temps concret, ce qui suppose un contexte spatio-temporel qui articule et permette aux éléments de dialoguer et de donner tout son sens à l'espacement qui, par nature, n'existe que par les liens qu'il tisse entre les choses, sans quoi l'espacement n'est plus que vide. Le *ma* repose ainsi sur des interrelations spatio-temporelles que le lieu (*bamen*, 場面) ou le milieu (*fûdo*, 風土) englobe et recontextualise. Par-là, la dimension mésologique du *ma* est essentielle à son expression dans l'espace et le temps (Berque, 1999).
- 15 C'est sur cette valeur japonaise du *ma*, que l'on retrouve dans de nombreuses expressions japonaises, du voisinage (*chikama*, 近間), à l'éclaircie (*harema*, 晴れ間), en passant par l'intimité amoureuse (*fukama*, 深間), que Hamaguchi Eshun 浜口恵俊 fonde la notion de culture de l'entre-lien (*awai no bunka*, 間の文化), qu'il oppose à la notion occidentale d'individualisme (Hamaguchi, 2003). La notion d'entre-lien repose sur l'idée que le sens accordé à l'objet résulte du dialogue avec le contexte et l'environnement spatio-temporel, alors qu'en Europe le sens des objets serait plus intrinsèque, en particulier suite à l'invention de la perspective qui permet à la ville de mettre en scène la figure du Prince à travers la mise en évidence des bâtiments qui en exprime la puissance. Ainsi, là où l'intervalle est écrasé par la perspective en Europe, il est investi d'une valeur particulière au Japon, opposition qui rappelle encore une fois que si la ville européenne repose sur la matérialité du bâti, la ville japonaise repose bien sur le flux

des interrelations lové dans les intervalles et les espacements. De cette particularité des espacements urbains, découlent deux spécificités : l'importance du décentrement d'une part, l'importance des vides comme liants urbains d'autre part.

16 S'agissant de l'importance des vides, un exemple tout à fait éclairant nous est fourni par les relations entre le stade olympique bâti en 1964 par Tange Kenzo 丹下健三, et le sanctuaire Meiji 明治神宮 du parc de Yoyogi 代々木. Le sanctuaire Meiji a été bâti au début du XXème siècle, pour honorer la mémoire de l'empereur Meiji mort en 1912, et de son épouse, morte en 1914. Sur le document 1, on peut voir que le sanctuaire se structure de façon très classique. Le cœur du sanctuaire, qui accueille les bâtiments *shintô* 神道, est entouré d'un parc boisé qui sert d'espace tampon avec le reste de la ville, délimité par une barrière spirituelle invisible appelée *kekai* 結界. Pour accéder au sanctuaire, une voie sacrée (*sandô* 参道), permet d'inscrire progressivement la spiritualité dans l'espace urbain. Cette voie a été rattrapée par l'urbanisation, et est devenue une des plus grandes avenues du Japon, Omotesandô 表参道, où se localisent une partie des boutiques de luxe de la capitale.

17 En dehors du *kekai*, mais à proximité de celui-ci, a été érigé en 1964 le complexe sportif de Yoyogi, sur un ancien terrain militaire occupé par les Américains et récupéré à l'occasion des Jeux Olympiques de Tokyo. A priori, le complexe olympique n'entretient aucune relation avec le sanctuaire. Le document 2 montre néanmoins, avec les mises en évidence des lignes de fuite, que le complexe dialogue avec le sanctuaire. L'espacement est ici non pas une distance, mais permet une résonance discrète entre le complexe religieux et le temple de l'olympisme qui entretiennent dès lors une réciprocité symbolique forte.

18 A un niveau plus général, la valeur de l'espacement devient décentrement lorsque l'on se situe au niveau non plus local, mais au niveau des relations de la ville avec son environnement immédiat. Cette fois, l'exemple le plus significatif est celui de Kyoto. Ville de traditions, Kyoto occupe une cuvette entourée de montagnes basses avec lesquelles elle entretient des relations spirituelles et esthétiques importantes, en particulier au moment d'un festival annuel : le festival des grandes lettres de feu, le *daimonji* 大文字. Le *daimonji* est un festival qui consiste à enflammer des idéogrammes géants qui se trouvent à différents endroits sur les collines et les montagnes qui encadrent l'ancienne capitale impériale. Pour que ces caractères de feu soient visibles depuis le centre-ville, le gouvernement métropolitain a ainsi édicté un certain nombre de règles d'urbanisme en réaction à la prolifération désorganisée de bâtiments de moyenne hauteur qui obstruaient l'accès visuel aux montagnes. Les hauteurs ont ainsi été abaissées dans un certains nombres de quartiers bien délimités, en particulier aux abords des grandes avenues où la population conflue lors du festival (document 3). Cet exemple illustre ainsi la nature de la ville japonaise, qui est une ville du dialogue entre des éléments recontextualisés par le milieu. Support de ce dialogue multiple qui fonde l'essence de la ville japonaise, les intervalles, qui ne sont pas des vides, mais bien des espaces de résonance, permettent au chaos urbain de retrouver une cohésion et un sens toujours contextualisé : on parle ici du *contextu* (*kanjin*, 閑人), support, selon Hamaguchi Eshun, de l'entre-lien. C'est ce *contextu* qu'Hamaguchi oppose à l'individu, et qui fonde, selon lui, la spécificité de la culture japonaise, en tant que culture de l'entre-lien, par opposition à la culture occidentale fondée sur l'individualisme, c'est-à-dire sur la place centrale de l'individu comme étalon fondamental des valeurs (sociologique, culturelle, juridique).

Renaissance urbaine : opportunisme et purification en tant de crise

19 La renaissance constitue l'un des concepts clés des rapports nature-société au Japon,

et rend compte d'un comportement culturel qui s'explique par au moins trois facteurs : la nécessité de reconstruire suite aux catastrophes naturelles *saigai* 災害, en particulier suite aux séismes *jishin* 地震, et à leurs corollaires urbains, les incendies *kaji* 火事 ; le choix culturel du bois comme principal matériau de construction et son indéfectible périssabilité ; l'importance du geste comme vecteur de patrimoine et de mémoire, qui explique que la reconstruction est aussi l'occasion au Japon de rites religieux, de festivals (*matsuri*, 祭り) et de réactivation des savoirs-faire traditionnels. En ce sens, la renaissance s'inscrit dans un cycle de destruction volontaire et de reconstruction à l'identique (reconstruction cyclique, *shikinensengû*, 式年遷宮), tel que nous l'enseigne le cas célèbre du temple d'*Ise* (*Ise Daijingu*, 伊勢大神宮), rebâti tous les vingt ans sur deux sites alternatifs, selon les mêmes techniques, en respectant la même architecture et le même plan, jusqu'à la reproduction des mêmes gestes, que ce soit ceux des ouvriers, ceux des prêtres, ceux des processionnaires, ou ceux des artisans.

20 La reconstruction est donc un acte au sens complexe, associé à la destruction qui n'est jamais vécue sous l'espèce unique de la calamité *saigai* 災害, mais peut aussi être vécue comme une purification *seisei* 精製, ou encore comme une opportunité, voire parfois une nécessité (Augendre, 2012). En fonction du sens donné à la destruction, le sens que prend la reconstruction est bien différent. A cette donnée fondamentale de la culture japonaise, s'ajoute depuis l'entrée du Japon dans la mondialisation, en l'occurrence la mondialisation des modèles urbains et des aménagements spatiaux, un sens nouveau : la reconstruction urbaine issue de la renaissance et de l'alignement des villes sur les standards urbains globalisés.

21 Cette strate supérieure et récente recontextualise l'acte même de reconstruction, et pose la question de son acculturation. En effet, suite à la bulle financière des années 1980, la reconstruction urbaine est devenue une donnée spéculative (Bourdier et Pelletier, 2000 ; Aveline, 2008). Ainsi, l'envolée des prix fonciers, devenus bien supérieurs aux coûts de construction et au coût du bâti, a accéléré la fluidification de la fabrique urbaine. Le sol étant beaucoup plus cher que la construction qu'il porte, cette dernière a eu tendance à se renouveler de façon rapide, parfois hystérique et absurde, tels ces bâtiments détruits quelques mois après leur achèvement. Une fois la fièvre de la bulle retombée, se sont succédées deux périodes dans lesquelles la mondialisation, si elle a changé de visage, a gardé un pouvoir majeur sur les transformations des villes : les années 1990 ont été celles de la renaissance urbaine (*runessansu*, ルネッサンス) ; les années 2000 ont été celles de la régénération urbaine (*saisei*, 再生). Les deux périodes ont eu en commun de multiplier les opérations de reconstruction (prise dans son acception générique de *saiken*, 再建) (Itô, 2000).

22 La période 1985-1995 est caractéristique de la mise en conformité de Tokyo avec les standards de la ville globale : hausse des prix fonciers, financiarisation de l'économie, aboutissant à une financiarisation de la fabrique urbaine, surproduction de tours de bureaux (Aveline, 1994). Ce processus d'aménagement de la ville globale (*gurôbaru shiti*, グローバルシティ) se caractérisait par la monofonctionnalité des programmes, par l'évidement démographique du centre de Tokyo (Scoccimarro, 2008), devenu inabordable par une très grande majorité de la population, par la verticalisation du *skyline*, et par l'avènement d'une structure polycentrique, avec l'apparition de vice-centres urbains (*fukutoshin*, 副都心) (Saitô, 2003). Figure centrale de la transformation de Tokyo et de la reconstruction spéculative de la ville globale, le rassembleur de parcelles (*jage-ya*, 地上げ屋), marchands de biens spécialisé dans l'acquisition de droits de propriété fonciers, remembrait le sol en lots de taille critique pour revendre le tout aux promoteurs privés qui ont assuré la verticalisation du profil de la ville et sa mise en conformité avec les modèles globaux (Aveline, 1995). Dans ce contexte, la reconstruction urbaine a connu une période de déconnexion avec les héritages culturels de la reconstruction à la japonaise.

23 L'éclatement de la bulle a plongé Tokyo dans une crise profonde, et a gelée la fabrique urbaine. On peut avancer au moins quatre raisons majeures : la déflation des prix qui rendait les projets répulsifs, voire risqués ; la contraction soudaine des liquidités suite à la faillite de certaines banques et au manque de confiance des marchés ; l'endettement des acteurs traditionnels de l'aménagement urbain, ainsi que d'une grande partie des collectivités locales ; l'opposition habitante à l'égard du modèle de la ville globale, et envers tout projet se réclamant de la mondialisation ou de l'internationalisation de Tokyo (Machimura, 1998). Pour relever la ville de son état critique, la puissance publique a ainsi mis en avant la notion de renaissance urbaine (ルネッサンス), avec en particulier l'élection surprise d'un nouveau gouverneur, Aoshima Yukio 青島幸男, qui remplace le gouverneur proche des milieux de centre droit à l'époque au gouvernement, Suzuki Shun'ichi 鈴木俊一. Cette renaissance devait passer par les collectivités locales, les habitants, et le retour aux préoccupations de la ville ordinaire. Cette période, qui va de 1995 au tournant des années 2000, a vu se multiplier les tours de logements, ainsi que le retour de la population dans les centres urbains (Scoccimarro, 2008). Il s'agit donc bien en effet d'une renaissance de la ville ordinaire, sur les décombres sur-endettés de la ville globale.

24 Les années 2000 marquent cependant une nouvelle période, avec au niveau local l'arrivée en 1999 du gouverneur conservateur Ishihara Shintarô 新太郎石原, et au niveau national le vote de la Loi sur la renaissance urbaine (*Urban Renaissance Special Measure Law, toshi saisei tokubetsu sochihô*, 都市再生特別措置法) en 2002. Il s'agit bien ici de *saisei* 再生, entendu comme renaissance ou renouvellement. L'objectif était de relancer la fabrique de la ville, en particulier dans sa composante globale et internationale. Apparaît alors une seconde génération de projets globalisés, dont l'aspect « renaissance urbaine » couvre trois domaines : la renaissance de la ville globale, la reprise des opérations d'aménagement urbain d'envergure, le renouvellement du tissu urbain. C'est dans le cadre de cette seconde génération qu'a été bâtie la tour du Tokyo Sky Tree (東京スカイツリー), la seconde plus haute tour du monde.

Le Tokyo Sky Tree, symbole de la renaissance urbaine au Japon

25 La mondialisation n'invente presque rien, mais recontextualise tout (Dollfus, 1999), si bien que la circulation des modèles, des pratiques et des idées tend à substituer aux gestes locaux des standards globalisés. C'est bien l'apprentissage de la norme qui a conduit Tokyo à transformer son profil urbain au cours des années 1980, avec une première génération de projets véritablement globalisés, tant au niveau des modèles qu'au niveau des financements, des acteurs, et de la portée symbolique des réalisations. Après une période d'ajustement structurelle post-bulle, surnommée « décennie perdue », qui permet à la ville globale de retrouver ses marques dans un système de production de la ville qui s'est transformé plus vite que la capacité des acteurs japonais à digérer et à s'approprier le changement, la ville globale connaît depuis les années 2000 une seconde phase de mutation, avec l'arrivée d'une seconde génération de projets. En tant que dernier né de cette seconde phase, le Tokyo Sky Tree est révélateur de ce nouveau souffle dans la fabrique de la ville globale à Tokyo. L'hypothèse formulée ici est double. Il s'agit de postuler d'une part le fait que cette seconde phase, si elle s'appuie sur les mêmes politiques, aboutit à des formes et à un tissu urbains bien différents de ce que les années 1980 ont produit. Il s'agit d'autre part d'affirmer que cette seconde phase s'appuie sur une renaissance de la culture japonaise dans l'aménagement urbain, avec de très importants processus d'indigénisation et de japonisation des formes et des

Le Tokyo Sky Tree : une tour démesurée dans le skyline de Tokyo

- 26 Le Tokyo Sky Tree 東京スカイツリー (littéralement l'Arbre du Ciel de Tokyo), inaugurée le 22 mai 2012, est une tour de radio diffusion située dans l'arrondissement de Sumida-ku 墨田区 (nord-est de Tokyo), qui fait traditionnellement partie de la ville basse. Sa hauteur est de 634m, ce qui en fait la seconde plus haute tour du monde, et la tour de radio diffusion la plus haute du monde. Le Sky Tree, qui propose deux observatoires à 350m et 450m, est associé à un complexe commercial, appelé *Sora Machi* 空街 (la ville du ciel). Ce dernier comprend un aquarium, un planetarium, des restaurants et des boutiques (300 établissements en tout) sur 230 000 m², et constitue l'un des plus grands complexes commerciaux de Tokyo (document 4).
- 27 A l'origine de la construction du Sky Tree se trouvait le cas problématique de la Tour de Tokyo 東京タワー, réplique de la Tour Eiffel, qui servait de relais terrestre pour les émissions radiodiffusées. Construite en 1958 dans l'arrondissement central de Minato-ku 港区, la tour s'est vue entourée dans les années 1990 de bâtiments hauts et de gratte-ciels qui gênaient la diffusion des ondes. Le Sky Tree est ainsi né de la volonté de construire une nouvelle tour à la fois plus haute et localisée dans une zone plus dégagée. Néanmoins, cette seule volonté n'explique pas le gigantisme du projet dont le Sky Tree a fait l'objet.
- 28 Le coût du projet a en effet été de 550 millions d'euros (65 milliards de yens). En ajoutant les développements commerciaux et immobiliers autour de la tour, le coût total du projet a été de 143 milliard de yens, soit près de 1,5 milliard d'euros. Les principaux financeurs ont été une chaîne de télévision publique (la NHK), six chaînes de télévisions privées, et surtout une compagnie ferroviaire privée : Tobu Railway (*Tōbu Tetsudō Kabushiki-gaisha*, 東武鉄道株式会社).
- 29 Chronologiquement, le projet du Sky Tree débute en décembre 2003, lorsque six chaînes de radio et de télévision s'associent autour d'un projet de nouvelle tour de radio-diffusion de 600m de haut. Le projet avait pour nom à l'époque « *New Tower Promotion Project by six operators in Japan* ». Un an plus tard, en décembre 2004, le gouvernement de l'arrondissement de la Sumida approche Tobu Railway pour l'associer au projet, décision que la compagnie prend officiellement en février 2005. Un mois plus tard, en mars 2005, le site de Oshiage 押上 est choisi comme site privilégié pour y construire la tour. C'est ce site qui a été finalement retenu en mars 2006, donnant lieu à la formation en mai 2006 de la New Tokyo Tower Co.,Ltd pour prendre en charge le projet. Le nom du Tokyo Sky Tree est officiellement pris en juin 2008, et la compagnie gestionnaire du projet se rebaptise Tobu Tower Skytree Co.,Ltd. La construction de la tour débute en juillet 2008, et s'achève en décembre 2011. Au cours de la période de gestation du projet, deux acteurs ont joué un rôle central : Tobu Railway, et le gouvernement de l'arrondissement de la Sumida. Les intérêts de deux entités sont très différents. Il convient donc d'en présenter les grandes lignes.

Les acteurs derrière le Sky Tree

- 30 Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, si l'acteur pivot du projet a été la compagnie ferroviaire privée Tobu Railway, c'est le gouvernement de la Sumida qui a poussé Tobu à prendre en charge le projet qui, à l'origine, n'intéressait pas la compagnie ferroviaire en raison du coût qu'elle devait prendre en charge. La décision du

gouvernement de la Sumida d'encourager Tobu s'explique par deux raisons. D'une part, Tobu est une société bien implantée dans l'arrondissement de la Sumida. Tobu possédait en effet des friches ferroviaires à Oshiage que le gouvernement de la Sumida désirait voir être utilisée dans le cadre d'un vaste projet de redéveloppement qui aurait aidé à redynamiser un secteur atone de la ville basse par le biais d'une vaste opération de *gentrification* commerciale et résidentielle. D'autre part, le gouvernement de la Sumida désirait mettre en place un vaste projet de redéveloppement pour redynamiser la ville basse et concurrencer les grands projets de renaissance urbaine mis en place à Shinjuku 新宿, Shibuya 渋谷, Odaiba お台場 ou encore Minato-ku 港区 et Chuo-ku 中央区. L'objectif final de la Sumida était de construire un vaste complexe commercial et touristique qui devait associer le secteur de Oshiage avec le Sky Tree et le secteur d'Asakusa 浅草 avec le complexe historique du sanctuaire du Senso-ji 浅草寺.

31 L'enjeu pour Tobu Railway n'était pas le même que celui de l'arrondissement de la Sumida. Tobu possédait en effet des friches ferroviaires dans le secteur de Oshiage, ainsi que son siège social. Les friches correspondaient à une gare de marchandise de Tōbu.Railway.co qui avait fermée en 1993 lorsque l'entreprise avait arrêté les opérations de fret. Cette gare mettait en relation Tokyo avec le nord du Japon, et permettait de transborder des marchandises depuis le canal actuellement réhabilité qui longe le complexe du Tokyo Sky Tree. Néanmoins, malgré ces terrains idéalement situés, Tobu ne comptait pas y développer une tour ou un complexe commercial, mais des condominiums haut de gamme, dans une opération de *gentrification* résidentielle de grande échelle.

32 Ce projet résidentiel, auquel a succédé celui du Sky Tree et du Sora-Machi, s'explique en raison de la stratégie traditionnelle des compagnies ferroviaires privées sur laquelle il faut ici revenir. Les compagnies ferroviaires ont en effet joué un rôle primordial dans l'urbanisation des grandes agglomérations japonaises. La stratégie des compagnies ferroviaires privées se décline, depuis les années 1920, autour de trois grands axes : le développement résidentiels, le développement commercial, et le développement du tourisme et du loisir. L'objectif était de proposer aux utilisateurs du complexe un service complet associé à la maximisation de la fréquentation ferroviaire : des développements résidentiels autour des gares pour augmenter le trafic, des développements commerciaux autour des principales gares, et des pôles touristiques ou d'attractions en bout de ligne pour impulser des contre-flux en journée (document 5). Les compagnies ferroviaires ont donc contribué au développement des quartiers des gares, ainsi qu'à la densification du tissu urbain et à son extension en doigts de gant (Aveline, 2003). La stratégie de Tobu s'inscrivait dans ce sens, avec la volonté de construire un complexe de condominiums pour densifier la zone de Oshiage, située sur une ligne qui relie le Nord de Tokyo (préfecture de Saitama 埼玉) avec le cœur de l'agglomération, les développements commerciaux se situant plus en aval, vers le centre, et le complexe touristique menant directement à Nikko 日光.

33 Le projet résidentiel a néanmoins été découragé par l'arrondissement de la Sumida, qui a poussé Tobu à prendre en charge le Sky Tree. Le fait que Tobu ait accepté traduit une petite révolution dans la stratégie de la firme. En effet, au lieu de gentrifier la zone de Oshiage par du résidentiel, la *gentrification* par du commerce et du tourisme relève d'une stratégie qui ne correspond pas à celle des compagnies ferroviaire, mais à celles des compagnies immobilières qui ont, comme Mitsui 三井不動産, Mitsubishi 三菱地所 ou Mori 森ビル, pris en charge par le passé des projets similaires (Roppongi Hills 六本木ヒルズ et Tokyo Midtown 東京ミッドタウン en sont les deux exemples les plus célèbres) (Cybriwsky, 2011).

34 Néanmoins, le bénéfice pour Tobu Railway est loin d'être négligeable. En effet, l'objectif de densification du trafic ferroviaire est atteint, grâce à la fréquentation touristique : on estime à 5,4 millions le nombre de touristes attendus en 2012, puis à 25

millions par an le nombre de touristes à partir de 2013, soit autant que la fréquentation de Tokyo Disney resort. Les effets économiques positifs ont été rapides pour Tobu. Alors que le cours des actions des compagnies ferroviaires privées baisse depuis quelques années, en raison d'une chute de la fréquentation ferroviaire au Japon, le cours de l'action de Tobu Railway a connu une hausse de 25% en 2011. Cette hausse devrait se poursuivre, grâce à une croissance de 150% de la fréquentation de la gare de Oshiage entre juin 2011 et juin 2012, sans compter les retombées en termes de ventes de tickets pour visiter la tour, ou en termes de fréquentation du complexe commercial de Sora-Machi.

Discussion : quels sens donner au Tokyo Sky Tree ?

35 Le Sky Tree est certes exceptionnel de part sa taille, l'ampleur des fonds mobilisés, et l'emplacement atypique dans la ville basse. Néanmoins, bien plus qu'une exceptionnalité mathématique ou comptable, le Sky Tree est exceptionnel car il renoue avec l'exceptionnalité japonaise. Malgré la crise urbaine des années post-bulle, l'opération de renaissance urbaine dont il fait l'objet et les processus globaux qui tendent à acculturer la fabrique de la ville, le Sky Tree renoue avec une architecture et un urbanisme plus japonais, à défaut de pouvoir être considéré comme traditionnel, tant la tradition est ici revisitée et réinventée. Le Sky Tree se fait ainsi le symbole d'un genre nouveau : les processus d'indigénisation culturelle des produits de la ville globale au Japon et en Asie.

La tradition urbaine et architecturale revisitée du Sky Tree

36 Contrairement aux réalisations de la première génération de tours de la ville globale à Tokyo, le Sky Tree multiplie les références à la culture japonaise, ainsi qu'à l'esprit des lieux, établissant une continuité diachronique, mais aussi géographique. Le lien le plus évident avec la culture architecturale traditionnelle japonaise concerne les nombreuses citations auxquelles la tour fait référence. Ainsi par exemple, la forme légèrement incurvée des piliers porteurs donne au Sky Tree un aspect profilé qui rappelle volontairement les fourreaux des sabres japonais. De la même façon, la structure antisismique de la tour fait directement référence à la structure des pagodes à cinq étages, système appelé *shimbashira seishin* 芯柱制振 (également lu *shinchû seishin*), dont on trouve un exemple célèbre au Senso-ji 浅草寺, le temple bouddhiste le plus important de la ville basse, à quelques pas du Sky Tree (document 6) : une colonne centrale, indépendante de l'enveloppe externe, permet d'atténuer les vibrations sismiques en contrebalançant le mouvement externe par un mouvement interne opposé.

37 On retrouve également des références à l'architecture traditionnelle japonaise entre le complexe d'Asakusa 浅草 et le Sky Tree. Ces références, comme des rappels, instaurent une continuité urbaine entre le Senso-ji à Asakusa, et le Sky Tree, telle que le voulait le gouvernement de la Sumida lorsqu'il a poussé Tobu à prendre en charge le projet. Ainsi, par exemple, l'un des étages du complexe commercial de Sora-machi fait directement référence aux rues commerciales (*shôtengai*, 商店街) traditionnelles de la ville basse, qui se trouvent derrière le Sensô-ji (documents 7 et 8). A ce titre, l'un des thèmes repris par les responsables de la galerie commerciale du Sora-Machi était « *Atarashii kedo natsukashii*, 新しいけど懐かしい » (« Moderne mais nostalgique »). Le fait que les rues commerçantes traditionnelles japonaises soient concurrencées par les shopping mall et les galeries commerciales modernes est ici ironiquement contournée

par une continuité architecturale et visuelle explicitement assumée et voulue par les promoteurs du Sky Tree.

Continuité spatiale et temporelle : le Sky Tree et la tradition d'entre-lien

38 Si le complexe du Sky Tree réutilise des éléments traditionnels d'une culture japonaise modernisée par les technologies les plus pointues en matière de construction et de lutte parasismique, il crée également du lien au niveau spatial, et ce à deux niveaux. Au niveau local, le Sky Tree s'inscrit au cœur de la restructuration de la ville basse dans le cadre de la prévention des risques, en particulier de trois risques majeurs : les séismes, les incendies et les inondations. En effet, la ville basse est vulnérable aux risques « naturels », car elle est bâtie en partie sous le niveau de la mer, que ses bâtiments sont vétustes, densément construits, et qu'un grand nombre de quartiers traditionnels entre dans ce que le gouvernement métropolitain appelle la ceinture de maisons en bois qui enserme l'Est des quartiers centraux (document 9).

39 Le Sky Tree permet ainsi d'une part de rénover une zone à risque, avec des matériaux ignifuges, des espaces ouverts et aérés, des bâtiments parasismiques fiables, et d'autre part de faire bénéficier à la population du quartier dans lequel il s'inscrit d'une zone de repli en cas de catastrophe, avec une esplanade inscrite officiellement comme zone refuge dans les plans d'évacuation de la ville basse (document 10). Cette zone refuge a été une condition voulue par le gouvernement métropolitain de la ville de Tokyo, contre laquelle les opérateurs du Sky Tree ont obtenu des dérogations en termes de hauteur et de droits à construire. Le Sky Tree crée ainsi du lien à l'échelle locale, et participe à l'amélioration de la sûreté et de la qualité de la vie dans la ville basse. Contrairement aux projets des années 1980, où la ville d'exception se construisait contre la ville ordinaire, la continuité fonctionnelle et spatiale est ici plus explicite.

40 Au niveau de l'arrondissement de la Sumida, le Sky Tree crée aussi du lien, cette fois patrimoniale et économique, voulu non plus par le gouvernement métropolitain, mais par le gouvernement d'arrondissement. Il s'agit ici, selon les vœux du gouvernement de la Sumida, de créer une continuité entre le Sky Tree à Oshiage et le complexe du Senso-ji à Asakusa, afin de faire émerger un *cluster* touristique, adossé à un *cluster* créatif et artisanal traditionnel. Si l'intention est encore pour le moment toute théorique, le projet de *cluster* constitue la condition du soutien de la Sumida à Tobu. Symbole de ce *cluster* naissant sur les reliefs du monde flottant (*ukiyo* 浮き世), le dialogue entre la pagode à cinq étages du Senso-ji, la tour du Sky Tree et son profil de sabre japonais, et la flamme des bières Asahi érigée par Philippe Starck sur les berges de la Sumida, inscrit dans le paysage de la ville basse la transformation d'un quartier traditionnel en pleine renaissance.

41 Alors qu'un *skyline* ne dialogue pas, mais juxtapose des éléments de hauteur qui se présentent comme auto-référents, le *skyline* naissant de la ville basse repose bien sur l'idée d'une continuité, d'un dialogue entre les éléments qui fondent la valeur japonaise du *ma*, que l'on retrouve dans la culture de l'entrelien, *awai no bunka*. En ce sens, le nouvel urbanisme de ce tournant des années 2000, plus japonais dans les références qu'il revisite, est un urbanisme moins solitaire, où l'individualisme des tours et des bâtiments de la ville d'exception se trouve dilué et recontextualisé dans une personnalité urbaine plus large, qui ne se construit plus contre la ville ordinaire, mais s'appuie sur ses traditions, sur ses héritages, et sur son organisation, qui n'est pas conservée, mais bien retravaillée, selon les principes japonais de l'impermanence et de l'adaptabilité auxquels se sur-imposent ici les obligations de la compétitivité et les modèles urbains globaux.

Le Sky Tree, symbole d'une ville globale de nouveau compétitive

42 La tour du Sky Tree fait l'objet d'un traitement *marketing* intense de la part non seulement de Tôbu, mais aussi du gouvernement métropolitain de Tokyo. Le Sky Tree devient le symbole d'une renaissance de Tokyo en tant que ville globale mature, et ce à au moins deux titres : renaissance du dynamisme et de la puissance économique après la série de crises qui a frappé l'archipel depuis les années 1990 (dégonflement de la bulle en 1991, crise asiatique en 1998, crise de *sub-primes* en 2008), et renaissance du Japon après le terrible séisme du 11 mars 2011. La tour s'inscrit donc dans le cadre d'une compétition internationale entre villes globales. On peut citer pour illustrer cette compétition le cas des débats sur sa taille. Ainsi, à l'origine, la tour devait faire 610 mètres, mais la hauteur a été augmentée. En effet, en 2008, a été inaugurée une tour de télécommunication à Guangzhou en Chine, qui faisait elle aussi 610 mètres. Pour éviter que Guangzhou ne fasse de la concurrence à la nouvelle tour de Tokyo, la hauteur a été relevée de 24m, à 634m. La hauteur s'inscrit donc directement dans une compétition inter-urbaine à l'échelle de la côte pacifique.

43 L'exemple de la hauteur, qui illustre les processus de rivalité inter-urbaine, révèle néanmoins lui aussi des éléments de référence à la culture japonaise. La hauteur de 634 n'est ainsi pas un hasard. La lecture des caractères japonais des chiffres composants 634, soit six (六, lu *roku* ou *mu*), trois (*san* 三, ici lu *sa*), et quatre (*yon* 四, aussi lu *shi*), soit MU.SA.SHI en japonais (« plaine fertile » en langue aïnu), est un clin d'œil à l'ancienne province de Musashi 武蔵, qui regroupait à l'époque médiévale l'actuelle préfecture de Tokyo, plus une partie des préfectures de Saitama et de Kanagawa.

44 Le Sky Tree répond donc à une vaste opération de promotion urbaine, et doit devenir l'une des attractions touristiques de Tokyo en Asie. La tour est souvent présentée comme une étape à mi-chemin entre l'aéroport de Narita et le centre de Tokyo, sur la route de la navette aéroport qui relie Narita 成田 à Nippori 日暮里 ou à Ueno 上野. Mais la compétition urbaine dans laquelle le Sky Tree s'insère n'est pas seulement une compétition inter-urbaine : c'est aussi une compétition intra-urbaine, entre centres redéveloppés tels Shinjuku, Shibuya, Nihonbashi, Marunouchi, Ueno, et des espaces laissés pour compte. Cette compétition intra-urbaine reflète, d'une façon plus générale, la tension entre les espaces à l'intérieur du zonage de renaissance urbaine de la loi de 2002, et les espaces en dehors du zonage, dont l'arrondissement de la Sumida fait effectivement partie. Le rôle central que le gouvernement d'arrondissement du Sumidaku a joué dans l'érection du Sky Tree traduit ainsi une opposition de vue entre la politique du gouvernement national et du gouvernement métropolitain d'une part, et la politique souhaitée par les arrondissements laissés pour compte, la plupart du temps ceux de la ville basse. Le Sky Tree est donc un pied de nez habile à la politique de renaissance urbaine qui évite la ville basse : le fait de construire la plus haute tour d'Asie en dehors du zonage de renaissance est ainsi une revanche sarcastique de la ville basse par rapport aux espaces nobles de la ville haute.

Conclusion : le Sky Tree, un complexe entre tradition et modernité dans la geste urbaine japonaise

45 L'adaptabilité est certainement le qualificatif qui résume le mieux l'urbain au Japon. Cette adaptabilité ne relève pas seulement du pragmatisme ou de l'opportunisme en

fonction desquels la ville se construit. Le Japon n'ayant pas de tradition urbaine très ancienne, la fabrique des villes s'est ainsi adaptée aux modèles successifs qui lui sont venus de Chine, puis d'Europe, et enfin des Etats-Unis, avant que le tout ne soit fondu dans une globalisation des modèles et des théories de la production urbaine.

46 Néanmoins, au-delà d'une tradition forte de l'adaptabilité, les puissants processus spéculatifs associés à la globalisation financière et à la transformation de Tokyo en première ville globale d'Asie ont radicalement modifié la fabrique de la ville, ainsi que les référents, l'étalon des valeurs (pas seulement économiques, mais aussi culturelles, symboliques ou sociales), ou encore l'esprit de ce que sont la ville et la société urbaine au Japon. Le contenant - le tissu urbain, le contenu - la société urbaine, et le dire - la ville, ont été déstructurés puis reconstruits autrement, de façon parfois immature (dans le sens où les processus de globalisation à l'oeuvre à Tokyo n'étaient pas encore bien assimilés par les acteurs de la fabrique urbaine, ni par les populations), laissant Tokyo et les principales agglomérations du pays dans une crise profonde dont l'ampleur fut à la hauteur de la radicalité des mutations.

47 Après une vague de projets et de réalisations qui ont contribué à faire de Tokyo une ville globale, la nouvelle vague des années 2000 tente de réactiver une ville globale marquée par ce que les acteurs de la ville appellent la maturité urbaine. Ces projets interviennent ainsi dans un tout autre contexte que celui des années 1980, où la figure de la ville globale était encore émergente. Les projets des années 2000 constituent ainsi une étape où la ville se reconstruit de façon plus sereine, moins compulsive, avec, si l'on peut dire, plus de maturité de la part des acteurs et des pratiques. La ville globale, en tant qu'avatar contemporain de la ville d'exception, s'inscrit à présent de plus en plus en continuité avec la ville ordinaire, celle de la simple reproduction des besoins socio-économiques des urbains.

48 La maturité urbaine des années 2000 permet ainsi, semble-t-il, à des projets urbains d'envergure de renouer avec les traditions urbaines réinventées ou revisitées du Japon des années précédant la globalisation, et même peut-être précédant l'industrialisation des années de la haute croissance (1950-1973). Symbole de ce tournant et symbole de la ville globale mature, le Tokyo Sky Tree propose un urbanisme globalisé emprunt d'éléments proprement japonais qui, s'ils restent invisibles aux étrangers, parlent aux locaux. Le complexe n'est pas dés-humanisé. Il dialogue avec le patrimoine de la ville basse, il fait émerger des souvenirs ou des sensations, il propose des repères aux visiteurs japonais qui se l'approprient bien mieux que les complexes produits dans les années 1980, vides la nuit, les *week-ends* et les jours fériés.

49 Bien évidemment, le Sky Tree ne se fait pas l'incarnation de la tradition ni de la culture japonaise. Il la revisite sans en être le produit fidèle. La modernité et la technologie ont permis d'en faire un produit hors normes, compétitif et attractif dans le cadre des rivalités nationales et de la mise en concurrence généralisée des territoires. Néanmoins, le Sky Tree n'est pas une tour apatride, ni déterritorialisée. Seule le Japon pouvait la produire comme il l'a fait, car le Sky Tree est bien issu d'une certaine culture. En ce sens, il est bien le symbole de l'appropriation de la globalisation par le Japon ; il est bien le symbole d'une maturité dans le difficile équilibre entre homogénéisation globale et opposition locale. Le Sky Tree est bien le symbole de la ville globale mature qu'est devenue Tokyo en l'espace de vingt ans.

Bibliographie

Augendre Marie, « Catastrophe du 11 mars 2011 (Japon) : un modèle géographique », *Ebisu*, n°47, printemps-été 2012, pp. 27-38

Aveline Natacha, *Immobilier - l'Asie, la bulle et la mondialisation*, Paris, CNRS Editions, 2008, 320 p.

Aveline Natacha, *La ville et le rail au Japon. L'expansion des groupes ferroviaires privés à*

Tokyo et Ôsaka, Paris, CNRS Editions, 2003, 238 p.

Aveline Natacha, Ai Hisatoshi 藍久利, Asami Yasushi 麻美泰史, « New Patterns of Investment under Real Estate Securitization: Evidence from the Tokyo Market », *Regional Studies*, mars 2012

Aveline Natacha, *La bulle foncière au Japon*, Paris, ADEF, 1995, 242 p.

Berque Augustin, Bonnin Philippe et Ghorra-Gobin Cynthia, *La Ville insoutenable*, Belin, Collection Mappemonde, 2006, 366 p.

Berque Augustin et Sauzet Maurice, *Le Sens de l'espace au Japon : vivre, penser, bâtir*, Editions Arguments, Paris, 1999, 227 p.

Berque Augustin (dir.), *La maîtrise de la ville. Urbanité française, urbanité nippone*, Editions de l'EHESS, Paris, 1994, 595 p.

Berque Augustin, *Du geste à la cité : formes urbaines et lien social au Japon*, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, Paris, 1993, 264 p.

Berque Augustin (dir.), « Les Japonais et leur cadre de vie, aspects d'une quête », *Problèmes politiques et sociaux*, vol. 652, 1991

Bourdier Marc et Pelletier Philippe (dir.), *L'Archipel accaparé. La question foncière au Japon*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2000, 312 p.

Cybrivsky Roman Adrian, *Roppongi Crossing: The Demise of a Tokyo Nightclub District and the Reshaping of a Global City*, University of Georgia Press, 2011, 328 p.

Dollfus Olivier, *La Mondialisation*, Les Presses de Sciences Po, 1999, 171 p.

Fiévê Nicolas (dir.), *Atlas historique de Kyoto : Analyse spatiale des systèmes de mémoire d'une ville, de son architecture et de son paysage urbain*, Editions de l'Amateur, Paris, 2008, 528 p.

Hamaguchi Eshun 浜口恵俊, *Awai no bunka to hitori no bunka 間の文化と独の文化*, Tokyo, Chisenshokan知泉書官, 2003, 278 p.

Igarashi Takayoshi 五十嵐隆義, Noguchi Kazuo 野口和雄 et Ikegami Shûichi 池上修一, *Bi no jôrei-ikizuku machi wo tsukuru 美の条例息づく街を作る [City beautiful ordinance – creating lively communities]*, Tokyo, Gakugei Shuppan-sha, 1996

Ishida Yorifusa 石田頼房, *Nihon kingendai toshikeikaku no tenkai 1868-2003 日本近現代都市計画の展開1868-2003 [Développement de l'urbanisme moderne et contemporain au Japon 1868-2003]*, Jichitai Kenkyûsha 自治体研究社, Tokyo, 2004, 381 p.

Itô Yûichirô 伊藤雄一郎, *Tokyo saisei jôhō 東京再生情報 [Informations sur la régénération de Tokyo]*, Kôdansha 講談社, Tokyo, 2000, 230 p.

Kamo no Chômei 鴨長明, *Notes de ma cabane de moine, Le Bruit du temps*, traduction française, 2010, 80 p.

Lechevalier Sébastien, *La grande transformation du capitalisme japonais (1980-2010)*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2011, 420 p.

Lo Fu-Chen et Yeung Yue-man (dir.), *Emerging World Cities in Pacific Asia*, Tokyo, UNU Press, 1997, 528 p.

Morioka Kenji *et alii*, *Kokugo jiten 国語辞典 [Dictionnaire de langue japonaise]*, Shûeisha 集英社, 1993, 2064 p.

Machimura Takashi 町村敬志, « Symbolic Use of Globalization in Urban Politics in Tokyo », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 22, n°2, 1998, 183–194

Machimura Takashi 町村敬志, *Sekai toshi Tokyo no kôzô tenkan - toshi risutorakuchuaringu no shakaigaku 世界都市東京の構造転換-都市リストラクチュアリングの社会学 [Restructuration de Tokyo en tant que ville globale – Sociologie de la restructuration]*, Tokyo, Tokyo University Press, 1994, 317 p.

Machimura Takashi 町村敬志, « The urban restructuring process in Tokyo in the 1980s: transforming Tokyo into a world city », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 16, n°1, 1992, pp. 114–128

Marcotullio Peter J., « Asian urban sustainability in the era of globalization », *Habitat International*, vol. 25, 2001, pp. 577-598

Okada Tadao 岡田忠雄, « Case Study: Efforts in the Otemachi, Marunouchi, and Yurakucho Area », *City Planning Institute of Japan News Letter « Trends in Urban Redevelopment in Central Tokyo »*, vol. 25, 2006

Pelletier Philippe, *Le Japon : Géographie, géopolitique et géohistoire*, SEDES, Collection

Impulsion, 2007, 288 p.

Pelletier Philippe et Hein Carola (dir.), *Cities, autonomy and decentralization in Japan*, Routledge, 2006, 216 p.

Pelletier Philippe, *Le Japon, une puissance en question*, La Documentation Française, Collection La Documentation photographique, 2004

Pelletier Philippe, *Japon. Crise d'une autre modernité*, Belin, Collection Asie plurielle, 2003, 207 p.

Saitô Asato 齊藤あさと, « World city formation in capitalist developmental state: Tokyo and the waterfront sub-centre project », *Urban Studies*, vol. 40, n°2, 2003, pp. 283–308

Saitô Asato 齊藤あさと et Thornley Andy, « Shifts in Tokyo's World City Status and the Urban Planning Response », *Urban Studies*, vol. 40, n°4, 2003, pp. 665–685

Sassen Saskia, *The global city: New York, London, Tokyo*, Princeton University Press, 1991, 397 p.

Scocimarro Rémi, *Le rôle structurant des avancées sur la mer dans la baie de Tokyo. Production et reproduction de l'espace urbain*, Thèse de doctorat en géographie, aménagement et urbanisme de l'Université Louis Lumière Lyon 2, sous la direction de Philippe Pelletier, 2007, 271 p.

Sorensen André, *The Making of Urban Japan: Cities and Planning from Edo to the Twenty First Century*, Routledge, 2004, 400 p.

Sorensen André, « Building world city Tokyo: Globalization and conflict over urban space », *The Annals of Regional Science*, vol. 37, 2003, pp. 519-531

Tomokazu Arita 友和有田, « Urban Redevelopment in Tokyo: An International View », *City Planning Institute of Japan News Letter « Trends in Urban Redevelopment in Central Tokyo »*, vol. 25, 2006

Yahagi 矢作, « Tokyo no risutoraku chalingu to sekai toshi no yume futatabi » 東京のリストラク・チェアリングと世界都市の夢再び [Restructuring of Tokyo and the dream of the world city again], in: Kodama Tôru 小玉徹 (dir.), *Daitoshi-ken saihen he no kôsô 大都市圏への構想 [New strategy for Metropolitan Restructuring]*, Tokyo, University of Tokyo Press, 2002, pp. 135-164

Yoshinobu Ashihara 芦原義信, *The Hidden Order: Tokyo Through the Twentieth Century*, Kodansha Amer Inc, 1989, 160 p.

Documents annexes

- Document 1 - l'espace du sacré autour du sanctuaire Meiji. Par RLA (image/jpeg – 47k)
- Document 2 - le dialogue du complexe olympique de Yoyogi avec le sanctuaire Meiji. Par RLA (image/jpeg – 49k)
- Document 3 - les règles d'urbanisme spécifique au décentrement à Kyoto (image/jpeg – 4,3k)
- Document 4 - le complexe du Tokyo Sky Tree 東京スカイツリー. Par RLA (image/jpeg – 13k)
- Document 5 - la stratégie spatiale des compagnies ferroviaires privées au Japon au cours du XXème siècle. Par RLA (image/jpeg – 26k)
- Document 6 - le système du shimbashira seishin 芯柱制振 (image/jpeg – 14k)

A gauche : Structure interne du Tokyo Sky Tree, inspirée des pagodes à cinq étages, Steel Construction, n°31, novembre 2010. A droite : *Shimbashira seishin*, structure parasismique des pagodes traditionnelles à cinq étages, CE&CR, Mai 2012, page 38.

- Document 7 - une ruelle commerçante traditionnelle shôtengai 商店街, près du Senso-ji 浅草寺. 16 Mai 2010. Cliché par RLA (image/jpeg – 44k)
- Document 8 - axe intérieur du centre commercial du Tokyo Sky Tree 東京スカイツリー. 30 Août 2012. Cliché par RLA (image/jpeg – 33k)
- Document 9 - Deux paysages urbains - le chaos apparent de la ville basse à gauche, et le Sky Tree à droite. Cliché par RLA. 30 août 2012 (image/jpeg – 40k)

- Document 10 - la zone refuge du Sky Tree, une esplanade ouverte. 09 juillet 2012 par RLA (image/jpeg – 40k)

Pour citer cet article

Référence électronique

Raphaël LANGUILLON-AUSSEL, « Mujō 無常, Nagare 流れ, Fukkō 復興 : entre tradition et modernité, le Tokyo Sky Tree et la culture de l'impermanence, du flux et de la renaissance au Japon. », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 7 | 2012, mis en ligne le 02 décembre 2012, consulté le 03 juin 2013. URL : <http://transtexts.revues.org/463>

Auteur

Raphaël LANGUILLON-AUSSEL

Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Lyon, agrégé de géographie, et ancien étudiant de l'Université de Tokyo et de Chuo, Raphaël LANGUILLON-AUSSEL poursuit actuellement un doctorat à l'Université Lumière Lyon 2, où il enseigne la géographie du Japon et de l'Asie orientale.

Il est l'auteur de nombreux articles sur le Japon, en particulier dans la revue *Japan Analysis* dont il est co-responsable. A noter aussi *Oku*, aux Éditions Baudelaire, paru en 2012, court roman de géographie fantastique sur Tokyo.

Alumni of the Ecole Normale Supérieure of Lyon, agrégé of geography, and former research student at the University of Tokyo and at Chuo University, Raphaël LANGUILLON-AUSSEL is currently enrolled as a PhD student at Lumière Lyon 2 University, where he teaches the geography of Japan and of Pacific Asia.

He wrote numerous papers about Japan, in particular in *Japan Analysis*, which is a review he co-edits. He also published *Oku*, Baudelaire Editions, 2012, which is a small novel of fantastical geography about Tokyo.

Droits d'auteur

© Tous droits réservés